

Un héritier : [suite]

Autor(en): **Nottret, Virginie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 41

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dans, car je ne veux pas avoir l'air d'un croquemort. Monsieur comprend bien ça, j'espère. Monsieur admet-il que je voie mademoiselle Françoise, ma prétendue ?

— Tant qu'il vous plaira, Joseph ; mais pas à l'hôtel, pas chez moi.

— En ce cas, je le vois bien, la maison de monsieur est une baraque. La maison de monsieur ne saurait faire mon affaire.

Joseph salue de la main, en grand seigneur, et se retire.

Cette scène se reproduit tous les jours, vingt fois, dans Paris.

L'Anglais et le montagnès.

Tsaquîè pàysournè son mondo, et quand no vint dâi z'étrandzi dào défrou pè châotrè, on lè recognâi tot lo drâi, sâi pè l'âo frimousse, sâi pè l'âo dévezâ. Mâ tot parâi dè ti clliâo que vignont pèce, n'y ein a min d'asse risiblio què lè z'Anglais. D'aboq, rein qu'à l'âo z'haillons, on lè recognâi du tot liein : dâi canons dè tsaussès que ne vont què tant qu'à la copetta, po laissi vairè dâi mollets qu'on dâi iadzo dâi gros mougnons pè lo mâitein dè la tsamba, quand n'ont pas soin dè bin einvouâ lè z'étopès que mettont per dedein po lè fère goncilliâ ; dâi bounets que ressembliant prâo âi bérèttès dè la rièrè méré-grand dào pére Grise, et dâi tsapés iò mettont ein guise dè crêpe âo dè riban coumeint no z'autro, dâi panamans einvortolhi déveron, avoué dâi frindzès âo bet, que l'âo décheindont pè derrâi tant qu'è su lè botons qu'on met âo coutset dâi pantets dè veste.

Tot parâi on a bio derè ; c'est dâi rudo gaillâ, dégourdis, solido coumeint dâi tsâno et qu'ont ma fâi quasû l'air asse crâno què per tsi no. Mâ y'ein a on eimpartiâ que sont tant drôlo qu'on lè porrâi crairè timbrâ à tsavon. Dein ti lè cas, l'ont on coup. Vo vo rassoveni bin dè cé certain Anglais qu'étâi venu dè per tsi leu po vairè noutron lé : que pre on tsai dè coté pè Dzenéva po bailli lo tor pè la Savoie, pè Velanâova et pè lo canton dè Vaud, et que n'avâi pas vu 'na gotta d'édhie, po cein que son tsai dè coté verivè lo dou âo lé, et lo niâhou voiadzâ dinsè trâi dzo, que n'est què quand rarevâ à Dzenéva que coumeinçâ à lo vairè.

Ora, po ein veni à cein que volliâvo contâ, on Anglais est venu pèce y'a on part dè teimps tot espret po vairè la deint dào Midzo (la montagne dâi 7 deints). L'étâi z'u dein lo Valâi on pou pe levé què Saint-Maurice, et l'étâi branquâ âo mâitein dào tsemin à lorgni cllia balla montagne avoué sa lunette d'approche à dou tuyaux, sein jamé sè reveri.

— Aoh ! c'était biautifoul le dent diou Midi ! se desâi à sa fenna que sè tegnâi decoutè li.

— Regardez-voi de ce côté, Mossieu, la dent de Morcles, su le canton de Vaud ! lâi fe on brâvo Vaudois qu'étâi quie et qu'étâi dzalâo dè cein que lo Godem vouâitivè adé dào coté dào Valâi et na pas dào noutro.

— Aoh ! no, no, lâi repond l'Anglais, je étâi véniou cette année présentement po voar le dent diou Midi, et je volais voar le dent diou Midi, et no pas le dent de Mocles. Aoh !

UN HÉRITIER.

V

— Je serais lâche et méprisable si j'agissais autrement.

— Vous m'apparaissez comme une honorable exception au milieu des hommes de notre époque, si accessibles à toutes les lâches convoitises.

— Je vous remercie de votre opinion si favorable ; mais dites-moi, pourriez-vous m'aider à retrouver Agnès Mérian ?

— Oui, monsieur, je me suis intéressé à son sort, je me charge de la prévenir de la bonne fortune qui lui est échue. Revenez ici dans quelques heures, vous aurez une entrevue avec elle.

Raymond remercia M. David, puis s'éloigna après avoir échangé avec lui un amical serrement de mains.

Le jeune officier fut exact au rendez-vous, et son étonnement fut extrême en apercevant Agnès Mérian. Il s'attendait à voir une femme accablée par le malheur, plongée dans un douloureux abattement ; or son esprit était loin de répondre à l'idée qu'il s'en était formée. Assurément elle était simplement vêtue et une certaine émotion se lisait sur son visage ; mais les années avaient à peine imprimé leur trace sur ses traits charmants, et l'expression de sa physionomie semblait révéler en elle une femme heureuse et satisfaite de sa destinée.

Raymond se sentait embarrassé, car il savait qu'il allait lui rappeler un passé plein d'amertume.

— Madame, dit-il en s'inclinant, M. David vous aura appris sans doute le motif de ma visite.

— Oui, monsieur, répondit-elle, et j'ai partagé sa surprise et son admiration, car ce n'est pas chose ordinaire que de traverser la mer pour se dépouiller d'un héritage dont on pourrait jouir avec une parfaite tranquillité d'esprit.

— Je serais un infâme si je n'accomplissais pas le vœu suprême de mon oncle.

— Songez-y, c'est là une décision bien grave ; il est temps de revenir sur votre résolution.

— J'en suis plus éloigné que jamais. Une grande partie de l'héritage en question se compose d'un château avec ses dépendances ; s'il vous répugne de rentrer en France, je me chargerai d'en faire la vente à votre profit, et je vous en remettrai le montant intégral. Par respect pour la mémoire de mon oncle, je désire que tous ces arrangements restent secrets, et je vous prie d'agréer en son nom la seule réparation que je puisse vous offrir.

Des larmes mouillèrent les yeux d'Agnès Mérian.

— Vous êtes un noble cœur, lui dit-elle en lui tendant la main ; je suis plus touchée que je ne pourrais vous le dire de vos procédés si délicats et si généreux. Veuillez, je vous prie, attendre ici quelques instants. M. David désire avoir encore un entretien avec vous.

Raymond, demeuré seul, jeta les yeux sur un joli parterre qui s'étendait devant les fenêtres de la salle où il se trouvait.

Une jeune fille agenouillée y cueillait un bouquet de violettes. Ses mouvements étaient pleins de charme, ses traits purs, gracieux et le bonheur rayonnait sur son frais visage.

— Qu'elle est jolie et attrayante ! se dit M. Marullis en la contemplant, c'est sans doute la fille ou plutôt la petite-fille de M. David.

Il quitta bientôt son poste d'observation, car il avait entendu un bruit de pas dans le corridor, et presque aussitôt il vit paraître le maître du logis.

— Monsieur, dit celui-ci, je viens d'échanger quelques mots avec Agnès ; elle est profondément surprise et reconnaissante de l'offre que vous lui faites.

— Et moi je suis plus affermi que jamais dans ma ré-

solution, car toute sa personne respire un parfum d'honnêteté qui me prouve combien elle était digne d'un meilleur sort. J'éprouve une véritable confusion en songeant jusqu'à quel point mon oncle a été coupable envers elle.

— Agnès Mérian n'a pas eu tant à se plaindre de la destinée que vous le croyez. Elle est entourée d'affections dévouées et vit dans l'opulence ; si je ne vous l'ai pas dit sur-le-champ, c'est que je voulais pousser l'épreuve jusqu'au bout, vous pouvez en toute sûreté de conscience garder l'héritage de M. Blavigny.

— Cette circonstance que vous venez de me révéler ne m'enlève pas le devoir d'exécuter les dernières volontés de mon oncle ; mais puisque Agnès Mérian vous est si bien connue, mettez-moi, je vous prie, complètement au courant de ce qui la concerne.

Eh bien ! je vais tout vous dire ; Agnès est ma femme.

— Votre femme !

— Oui, monsieur, votre surprise est très naturelle, mais je vais vous expliquer comment j'ai été amené à la choisir pour ma compagne.

A son départ pour la France, M. Blavigny me raconta avec insouciance qu'il laissait en Angleterre une jeune enfant dont il avait séduit la mère. Il croyait réparer sa mauvaise action en assurant leurs besoins matériels à toutes deux, et il m'avait choisi pour servir d'intermédiaire entre lui et cette pauvre fille que son éloignement allait laisser dans l'isolement le plus complet.

Quelques jours plus tard, une dame fut introduite dans mon bureau particulier, et je ne pourrais vous dire quelle impression elle produisit sur moi. Elle était jeune et belle, mais son visage respirait une douleur profonde, une de ces douleurs qu'aucune parole humaine ne saurait adoucir et consoler.

Je me nomme Agnès Mérian, me dit-elle, d'une voix basse et concentrée, vous vous rappelez peut-être avoir entendu parler de moi.

Je lui répondis que M. Blavigny m'avait entretenu d'elle en effet, j'ajoutai que si elle avait besoin de quelque argent je me mettrais à sa disposition.

— Ah ! me dit-elle douloureusement, je ne viens point ici pour cela, je ne suis pas tombée assez bas pour accepter les bienfaits de M. Blavigny.

Elle me fit connaître la machination dont elle avait été la victime, puis elle ajouta : « Je l'aimais de toute mon âme, mais maintenant je le méprise et il ne doit plus y avoir rien de commun entre lui et moi. Il me faut avoir pour mon enfant le courage de supporter la vie, je veux demander au travail des moyens d'existence et je viens vous supplier de m'aider à y parvenir.

Je le lui promis, je l'engageai à me laisser son adresse et elle partit un peu moins désespérée.

(A suivre.)

On peut voir chez M. A. Junod, horticulteur-pépinieriste à Grandson, trois poires dont l'une pèse 850 grammes et mesure 39 centimètres de circonférence ; une autre du poids de 800 grammes, et la troisième de 720 grammes : total : 2 kilos 370 grammes pour ces trois fruits provenant du même arbre. On y remarque, en outre, un *cerisier-espalier*, avec ses fruits qui sont d'une grande fraîcheur.

Problème.

A la veille de la terrible guerre franco-allemande, un riche paysan lorrain enfouit ses richesses dans son verger ; à cet effet il creusa un grand trou dont l'ouverture était carrée ; il y déposa son argent et ce qu'il avait de plus précieux, puis il recouvrit le tout

de terre et de gazon. Mais pour retrouver plus tard la place où était déposé son trésor, il planta dans la haie voisine quatre piquets qui se trouvaient dans le prolongement des côtés du carré formant l'ouverture de la cachette, savoir : A et B sur le prolongement de deux côtés parallèles, et C et D sur le prolongement de deux autres.

Comment a-t-il dû s'y prendre pour retrouver son trésor, sachant que la haie formait une ligne droite.



N. B. La distance A B est plus petite que C D.

M. D.

Boutades.

X..., un nouveau marié, qui fait déjà chambre à part avec sa femme, est réveillé en sursaut à deux heures du matin.

Le feu est chez lui.

A la hâte, X... passe un pantalon, prend quelques objets précieux, et, à moitié endormi encore, il descend, traverse la rue et sonne chez un ami.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda celui-ci en le voyant.

— Le feu a pris chez moi.

— Ah !... mais... ta femme ?

X... (se frappant le front). — Sapristi ! Il me semblait bien aussi que j'oubliais quelque chose !

Un gommeux, prenant à part le médecin qui vient de visiter son oncle :

— Eh bien ? lui demanda-t-il d'une voix hale-tante.

— Perdu ! répond le docteur.

Le gommeux se met à pousser des gémissements lamentables.

Le vieux docteur, qui connaît le monde en général et les neveux d'aujourd'hui en particulier : « Voyons, mon ami, calmez-vous... puisque je vous affirme qu'il est perdu. »

Un ancien ambassadeur de la Grande-Bretagne, lord X., a épousé une femme qui n'est pas des plus distinguées.

On les présente dans un des aristocratiques salons de Paris.

— Comment trouvez-vous lord et lady X ? demanda-t-on à la princesse de M...

— On voit bien, répond-elle, que le mari est de la chambre des Lords ; mais la femme est de la chambre des communes.

Papeterie L. MONNET

Rue Pépinet 3, Lausanne.

Grand choix de papiers à lettres pour bureaux. — Impression de têtes de lettres, factures, enveloppes, cartes de visite, etc. — Registres de toutes réglures et de tous formats. Presses à copier.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLAUD & C^{ie}.